

une opinion sur l'œuvre de M. Mayer. Mais que dire d'un tableau peint dans une langue qu'on ne connaît pas? Si nous nous permettions de dire : cette mer est sale, ce ciel est sans caractère, cette coque de barque est contre toutes les lois de l'architecture navale, on nous répondrait peut-être : tout cela est vrai, allez-y voir!

On retrouve, à un haut degré, dans la petite toile que M. Gudin a mise au Salon toutes les qualités de son pinceau large, facile, ferme et spirituel. Il y a au ciel une *éclaircie*, laissant glisser le soleil sur les vagues, d'une vérité à faire illusion. On ne peut, au reste, parler des tableaux de cet artiste sans risquer de retomber dans des redites élogieuses; tenons-nous en à ceci : notre peinture de marine a trouvé son Ruysdaël.

De toute la foule qui se presse au Salon, une fraction bien minime se hasarde jusqu'à la salle où sont reléguées les sculptures, et encore n'y reste-t-elle que le temps strictement nécessaire pour dire deux ou trois fois « c'est fort beau! » en regardant tranquillement les objets offerts à son admiration; cette indifférence s'explique; devant un tableau, si le public ne peut juger ce qui constitue la peinture proprement dite, il se rattache à la couleur qui le séduit, ou à un sujet qui l'intéresse, tandis que, face à face avec une statue, ne trouvant que l'art seul, dépouillé de tout accessoire, il se voit contraint de reconnaître son incompetence; l'impossibilité de juger la sculpture pour qui n'est pas artiste est tellement comprise par tous, que la critique elle-même, en dépit de son outrecuidance, se sent mal à l'aise pour en parler.

La sculpture, celui de tous les arts qui est le plus sévère, le plus abstrait, le plus en dehors de toutes les habitudes de la vie réelle, ne s'improvise pas impunément; on ne joue pas avec le marbre comme avec la couleur; l'erreur est plus facile à commettre, et plus difficile à réparer; c'est, avant tout, un art de